

« Continent perdu ou refusé, archipel retrouvé ou méprisé »

Jean Morisset

Cahiers de géographie du Québec, vol. 29, n° 76, 1985, p. 127-129.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/021700ar>

DOI: 10.7202/021700ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

CONTINENT PERDU OU REFUSÉ, ARCHIPEL RETROUVÉ OU MÉPRISÉ... ? *

par

Jean MORISSET

*Département de géographie
Université du Québec à Montréal
Montréal, Québec, H3C 3P8*

S'il est une dimension qui est restée en suspens, à travers la quête socio-politique qui a parcouru le Québec du dernier quart de siècle, c'est bien celle de l'espace. Et on comprend assez facilement pourquoi, après coup. C'est que le recours au territoire fait pratiquement voler en éclats la « belle » identité québécoise créée de toutes pièces, quelque part entre Montréal-Outremont et le Parti québécois.

Je me suis laissé dire à plus d'une reprise que la réflexion géographique avait été passablement absente du bourdonnement idéologique ayant donné naissance à la Terre-Québec. À un point tel que le Québec de la « Quiet Revolution » et de la « désillusion tranquille » apparaît comme entièrement démuné d'ossature territoriale. C'est comme si on avait mis au point un espace mental dépourvu de chair géographique, de passé inter-ethnique et d'histoire américaine. Bref, une Terre sans Territoire. C'est sans doute que la réflexion territoriale nous oblige à admettre une vérité géographique un peu difficile à assumer : à savoir que le *fait franco* ne correspond pas au Québec sur les deux tiers de son territoire et, réciproquement, que le *fait anglo* ne correspond pas plus au territoire qu'il occupe. Mais l'autre est majoritaire sur le territoire occupé alors que nous refusons quant à nous toute adéquation territoriale sur un territoire — le continent perdu — que nous ne voulons même plus occuper mentalement.

C'est l'immense mérite à l'ouvrage édité par Dean R. Louder et Eric Waddell (1983) de nous rappeler tout à coup que nous avons, à notre corps défendant, des racines et un passé américains en regard duquel la Maison du Québec à Paris n'est que la pustule sociologique de dernière heure sur le plasma de notre ambivalence. Plus que la plupart des autres peuples d'Amérique d'ascendance eurogène, nous n'avons été en fait que des Américains, c'est-à-dire des fondés d'Amérique issus de l'axe laurentien-mississipien, cette immense nervure géographique sur laquelle nos conquérants ont fondé leur empire à même notre dépouille.

L'ouvrage de Louder et Waddell fourmille d'une telle pléthore d'exemples sur l'ubiquité de nos traces en Nord-Amérique que le mythe du peuple enfermé sur lui-même tricotant les maillons serrés de la grande noirceur en reçoit, peut-on escompter, une contre-interprétation définitive. Il est par ailleurs assez symptomatique d'observer que ce sont deux « ex-étrangers » — si je peux me permettre une expression aussi

anachronique eu égard aux « Néos » et aux « Ethniques » du vocabulaire fédéral — qui auront perçu aussi distinctement ce Québec géographique caché sous le capot de la Nord-Amérique officielle : un Étatsunien, d'une part (Dean R. Louder), et un Britannique, d'autre part (Eric Waddell), auxquels se joindra, pour signer l'introduction, un Français d'origine (Christian Morissonneau). Sans pousser la comparaison jusqu'au bout, ce sont la plupart du temps des gens venus d'ailleurs, depuis Parkman ou Siegfried et combien d'autres, qui nous ont souvent le mieux saisi pour avoir su nous regarder avec des yeux plein d'empathie, au-delà de nos propres yeux — mieux que nous n'aurions pu le faire nous-mêmes. À travers des idées telles « le continent parcouru », « l'archipel géographique » ou « la terre promise », etc., on sent dans un tel livre une complète remise en question de la réflexion socio-historique « québécoise-in-Québec » des dernières années.

Sans doute étions-nous trop près de notre rêve pour en apercevoir la genèse et sans doute sommes-nous devenus, en l'espace de quelques mois à peine, trop près du non-rêve pour saisir les contours de notre aventure. Ou pour suivre à la trace les méandres de notre permanence à travers cette histoire éclatée qui est nôtre en terre d'Amérique.

Mais tout cela était évident depuis toujours, dira-t-on. Je n'en suis pas si sûr. Je crois même que tout le développement de nos sciences sociales s'est voulu un rejet permanent des faits fondamentaux ou anodins révélés directement ou indirectement dans le *Continent perdu*.

Si la contribution de la géographie (non pas en tant que discipline mais en tant que fondement identitaire) aux mouvements des idées et des faits mis en lumière au cours des années soixante devait se limiter à ce seul ouvrage, je crois qu'on y trouverait le compendium de tout le non-dit sur lequel nous avons appuyé les feux follets éteints de notre spécificité. C'est comme si notre vision de nous-mêmes venait sans cesse se buter à une espèce de carence métaphysique récurrente dont certains essais géographiques ou littéraires viennent ouvrir les battants à intervalles plus ou moins réguliers, depuis Benoît Brouillette et la *pénétration du continent américain* jusqu'au *continent perdu*, en passant par *l'appel du nord* de Jack Warwick et la *nordicité* de Louis-Edmond Hamelin. Pour tout dire, j'aperçois toujours les mêmes questions fuser sur les lèvres théoriques de l'interprétation officielle. À quoi sert de connaître notre passé géographique et de ramener sans cesse les La Vérendrye aux portes d'une Amérique que nous avons perdue de toute façon ? C'est, à mon avis, beaucoup moins une Amérique que nous avons perdue qu'une interprétation de l'Amérique que nous avons refusé de faire. Et je tiens ce livre pour significatif précisément parce qu'il regorge de faits que nous nous sommes continuellement occultés à nos propres yeux. C'est donc autant par son contenu que par les perspectives sur lesquelles il débouche que ce livre vaut d'être examiné très attentivement.

Je m'en tiendrai, dans ce bref compte rendu, aux deux idées développées dans le titre, soient « Le Québec et l'Amérique française » et « Du continent perdu à l'archipel retrouvé ».

Je ne suis pas du tout convaincu, en premier lieu, que l'archipel ait été retrouvé et que le continent soit demeuré perdu durant tout ce temps. Dès lors qu'on accepte avec Victor Lévy-Beaulieu que Jack Kérouak ait été effectivement un écrivain *french-canadian* (i.e. québécois) en exil dans une autre langue qui se sera peu à peu surimposée à la sienne, tout en exprimant forcément une mythique canadienne

(-française), le continent n'a jamais été perdu. Bien au contraire. C'est que nous avons non seulement « oublié » trop souvent de l'exprimer, mais nous avons carrément refusé d'accepter qu'il puisse aussi s'exprimer en anglais à travers nous. En d'autres mots, nous nous sommes interdits de dire avec les autres minorités de la Nord-Amérique, « I may very well speak English but it is certainly not English that speaks through me ! » Si tant est, par ailleurs, que nous aurions perdu ce continent qui ne nous a jamais si bien appartenu que par notre métissage initial à sa terre, nous l'avons perdu lorsque nous avons dit « non » aux héritiers de Pontiac après la Conquête. Et à toutes les fois que nous dirons « non » aux héritiers de Pontiac par la suite. Mais nous ne sommes tout de même pas de l'Atlantide, que je sache. C'est pourquoi je me refuse à admettre l'idée de continent perdu tant que des Kérouak émergeront des cendres de la géographie, quelles que soient les flammèches dans lesquelles ils s'expriment et se consomment.

Si je m'attarde tant soit peu, en second lieu, à considérer cette idée de « Québec et l'Amérique française » en jetant un coup d'œil sur la pochette du livre, j'avoue ne pas pouvoir vraiment identifier cette Amérique dite française. S'il existe une chose telle qu'une Amérique française, c'est bien la Martinique et la Guadeloupe qui sont forcées de l'incarner ! S'il est une Amérique canadienne, ce doit bien être la Louisiane, puisque ce sont des Canadiens qui l'ont fondée par voie de terre et non pas des Français par voie de mer. S'il est enfin une Amérique franco-créole, il faut bien qu'Haiti en soit le centre, puisque le créole louisianais est une variante du créole haïtien. Mais le problème est ailleurs. Le problème, c'est qu'il n'y a jamais eu d'Amérique française, mais une Amérique canadienne qui a échappé à la France et dont l'interprétation reste à faire.

De fait, et je terminerai là-dessus, le mérite d'un tel livre est de nous obliger à inscrire notre réflexion identitaire dans un cadre territorial auquel on a toujours tenté d'échapper pour éviter de répondre à une des questions fondamentales que pose notre aventure de minoritaires du Nouveau-Monde : notre rapport à l'autre et notre insertion inter-ethnique.

Comme il est dit en annexe à un article sur les Cadjins : « Asteure, ça veut qu'on les appelle des Indiens, mais c'est des Sabines » (p. 252). On pourrait étendre ce principe à toute l'histoire de notre marginalisation. Se donner une identité à même celle de l'autre qui est déjà en passe de rejeter son identité pour prendre celle du « plus-autre » et réciproquement... ! Tout ceci afin de mieux participer à l'Amérique triomphante et se dissocier de cet *inter-breeding* impur du Sud et de l'Ouest ayant également procédé de quelque affluent sociologique aujourd'hui disparu du Saint-Laurent séculaire... mais qui osera en faire la preuve ! Après la lecture de ce livre, il n'est désormais plus possible d'ignorer la miscégénéation géographique et le brassage inter-ethnique sur lesquels se fondent notre aventure américaine. Mais il nous reste cependant à produire notre interprétation de ce continent plus refusé que perdu et de cet archipel moins retrouvé que méprisé par tout le mouvement intellectuel québécois du dernier quart de siècle.

NOTE

* Ce texte a été proposé aux *Cahiers* à titre de compte rendu du livre suivant : LOUDER, Dean R. et WADDELL, Eric (1983) *Du continent perdu à l'archipel retrouvé. Le Québec et l'Amérique française*. Québec, Presses de l'Université Laval, travaux du Département de géographie, n° 6, 292p. Le titre est de la rédaction.

(acceptation définitive en novembre 1984).